



DUCLIOS-GAMMA

à Sarajevo », alors que vous étiez en train de faire un travail important, grave et d'un grand courage pour que justice soit rendue à la Bosnie. C'est fou comme vos adversaires mettent en doute la sincérité de votre engagement et l'authenticité de vos actes. Il y a là plus qu'un malentendu. Il y aurait à mon avis une volonté de démolir et de nuire. J'avoue ne pas comprendre votre étonnement quand vous constatez que l'image qu'on retient de vous ne correspond pas à ce que vous êtes vraiment. Il est vrai que votre marionnette des « Guignols » est réductrice. C'est une caricature grossière. Ne vous arrêtez pas à cette petite chose. Ayez de l'humour. Je sais que vous en manquez et que vous avez l'ironie de l'avouer.

On découvre que vous êtes un écorché vif, un homme d'une grande sensibilité, ayant un sens aigu de l'amitié, ayant besoin d'être compris et bien sûr d'être aimé. Alors, vous avez écrit « Comédie ». C'est une confession émouvante par sa sincérité, passionnante par sa forme d'écriture. Des phrases brèves, incisives, des images faites de lumière et de poésie. L'évocation de votre passé est pudique. Quand vous racontez votre visite à Beni-Saf, petit port de l'Oranais où vous êtes né, vous dites que vous n'avez pas eu d'émotion à vous trouver sur cette terre. Normal, vous n'y avez pas vécu. En revanche, Tanger vous donne encore des émotions.

Vous vous dévoilez en brouillant les pistes. En fait, vous aimez ces situations complexes où le processus de la création reste pour vous une énigme, où l'identité devient vacillante jusqu'à introduire le trouble comme chez Borges ou Pessoa. Vous avouez avoir été tenté par l'expérience Romain Gary-Emile Ajar : « *Devenir un autre pour redevenir soi, changer d'identité pour se réapproprier son être.* » C'est le rêve secret de la plupart des écrivains. Le statut du sujet qui écrit est souvent frappé d'ambiguïté. On fabrique des personnages pour échapper à soi, pour ne pas sombrer dans la folie (Artaud).

Je suis heureux que Tanger vous ait inspiré des pages très belles sur le temps, sur la vérité, sur l'amour. Cette ville devenue l'ombre d'elle-même, où « *le ciel a odeur de sel* », où le fameux vent d'est vous rappelle les orages de Mexico, où les gamins n'ont pas beaucoup de pitié pour les chats faméliques, cette ville où on ne sent pas la mer (je n'y avais pas pensé) est une métaphore qui a eu le don de vous réconcilier avec vous-même. Les retrouvailles avec le maître, celui que vous n'aviez plus revu depuis le temps des études où vous vouliez, vous aussi, écrire « *différence* » avec un *a* deviennent inutiles. Vous avez réussi à établir entre vous et votre double la distance nécessaire, celle qui remet les choses à leur place. Ecrire, c'est cela. Comme dans un film d'Orson Welles, ce personnage fantomatique ne cède à l'écran que l'image de son ombre. Vous avez compris qu'il « *y a tant de vies dans une vie* » et, quoi qu'on fasse, il y aura toujours un absent en nous qui nous « *donnera force et courage pour persévérer* ». ■ **TAHAR BEN JELLOUN**

« Comédie », de Bernard-Henri Lévy (Grasset, 274 pages, 115 F).